

D'Athènes aux Lumières

Les grecs, les historiens, la démocratie. Le grand écart de Pierre Vidal-Naquet, La Découverte, 284 p.

Marie-Pierre Krück

Number 184, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17152ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Krück, M.-P. (2002). D'Athènes aux Lumières / *Les grecs, les historiens, la démocratie. Le grand écart* de Pierre Vidal-Naquet, La Découverte, 284 p. *Spirale*, (184), 49–50.

D'ATHÈNES AUX LUMIÈRES

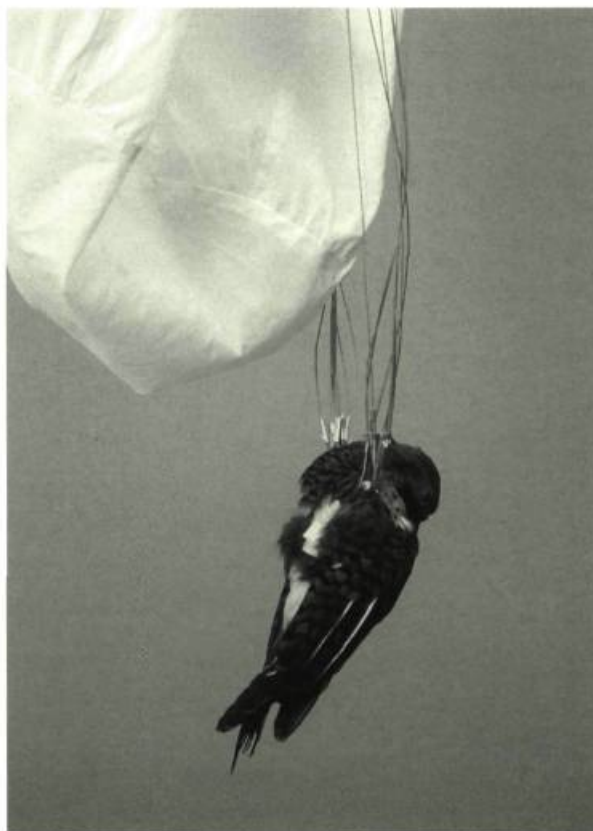
LES GRECS, LES HISTORIENS, LA DÉMOCRATIE. LE GRAND ÉCART de Pierre Vidal-Naquet
La Découverte, 284 p.

« **A**URORE aux doigts de rose » (Homère) de la civilisation occidentale, l'ancienne Grèce a donné le jour au genre historique : « [P]our empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire », (Hérodote, *Enquêtes*, trad. Legrand, Les Belles Lettres) Hérodote de Tourioi a inventé l'histoire. Célébrée dès l'Antiquité par Cicéron comme le plus éloquent des genres en prose, elle sera rhétorique au XVII^e siècle, philosophique au XVIII^e; la reconnaissance du monde scientifique ne lui sera acquise qu'au XIX^e siècle et, sous les auspices d'Arnaldo Momigliano, le XX^e siècle assistera au développement de l'historiographie, entendue comme réflexion sur la pratique historique.

Le dernier essai de Pierre Vidal-Naquet, *Les Grecs, les historiens, la démocratie*, témoigne de cet héritage. Le recueil d'essais de l'historien s'articule autour d'une réflexion savante « sur la démocratie grecque confrontée à la nôtre, à la fois comme objet d'histoire et comme objet d'historiographie ». Le titre dévoile d'emblée la thématique du recueil; le sous-titre, *Le grand écart*, exprime la démarche propre à cet historien : celle « de tenir par delà les siècles les deux bouts de la chaîne » (Vernant). Plus spécifiquement, Pierre Vidal-Naquet tente de faire le pont entre « l'aurore aux doigts de rose » dont je parlais plus haut et un XVIII^e siècle crépusculaire.

« Variété, croisement, détour »

Sous cet éclairage, les frontières de l'histoire se font poreuses, donnant à la démocratie le milieu fluide nécessaire à son parcours. Mais peut-être ne s'agit-il que de masquer « l'apparente dispersion de ces essais » par l'unité du thème démocratique? Prévenant lui-même cette objection, Pierre Vidal-Naquet justifie l'« ossature » du recueil par trois mots : « variété, croisement, détour », derrière lesquels se dessine la trajectoire suivie par les études grecques en France depuis le milieu du siècle. S'inspirant du *topos* de l'abeille et du miel, l'historien butine d'un siècle à l'autre, tirant de la « variété » « la substantifique moelle » (Rabelais). Le « croisement », lui, appose et oppose pour engendrer une nouvelle lecture. Tout le chapitre I, « Hérodote et l'Atlantide : entre les Grecs et les Juifs », découle de ce métissage. Quant au « détour », en l'occurrence par le XVIII^e siècle, il est justifié par le fait que l'âge classique s'est édifié tout entier sur les vestiges de l'Antiquité : l'imitation des Anciens, la *mimesis* d'œuvres matricielles,



Rêve d'apesanteur de Josée Dubeau, 2001

François Dufresne

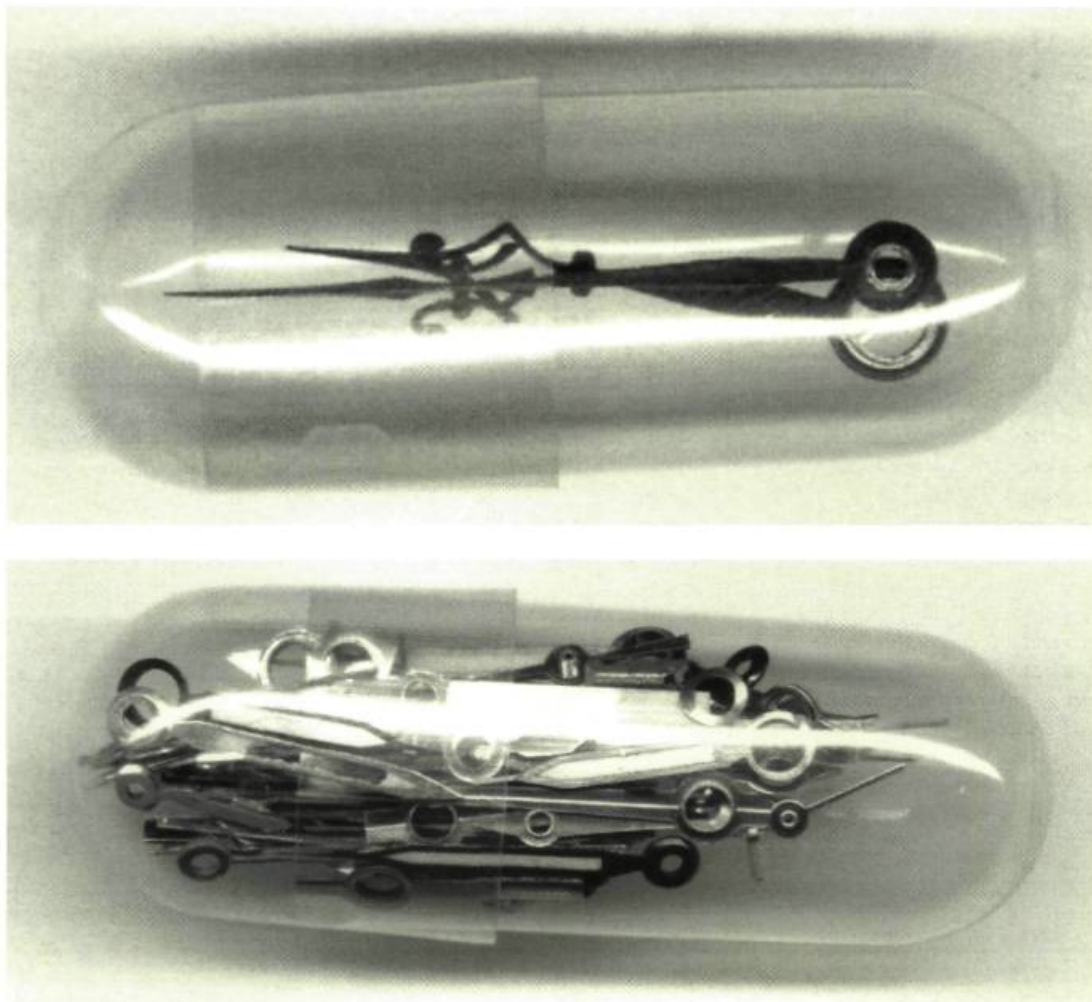
et l'unité de la discipline rhétorique ont assuré une filiation qui ne s'est éteinte qu'avec la monarchie. Les études de fortune littéraire (dont celles de Noémi Hepp sur Homère ou d'Emmanuel Bury sur Lucien de Samosate pourraient fournir des exemples) sont des entreprises déjà courantes, saluées d'ailleurs par Pierre Vidal-Naquet dans le troisième essai de la première partie, « Les Alexandres ».

Le principal décor de la deuxième partie du livre est planté dans un XVIII^e siècle finissant, en rupture avec la tradition monarchique et cherchant de nouveaux ancrages pour se définir : la France doit refondre son identité politique, se composer un visage idéologique. Le recours à l'idéal antique de la démocratie s'impose alors, mais donne rapidement lieu à un « grand débat parmi les intellectuels entre partisans d'Athènes et admirateurs de Sparte ». À travers eux, les deux cités, éternelles ennemies, se figent dans leur opposition. Bon nombre de philosophes, Rousseau en tête, sont « séduits par le mirage spartiate ». D'ailleurs, sous la Terreur, la « démocratie modèle n'est nullement Athènes, bien qu'il arrivât à

Robespierre de se référer à Démosthène, à Socrate ou à Aristide, mais Sparte, la prétendue cité des égaux [...] (homoioi) ». Assez rapidement, le modèle culturel qui anime la pensée républicaine devient romain. La démocratie passe alors le flambeau à la République, que continue de hanter l'idéal de Sparte. Athènes au contraire était fort critiquée (Platon déjà...), car bien qu'aux yeux des modernes elle incarnât la liberté, il n'en restait pas moins que toute son économie était fondée sur l'esclavage, âprement discuté à l'époque et définitivement aboli sous la Seconde République.

Pierre angulaire

À des kilomètres de l'érudition pédante, Pierre Vidal-Naquet peut se prévaloir d'un savoir, d'une aisance — par rapport tant au Siècle des Lumières qu'à l'Antiquité grecque — qui honore son désir de consolider ce pont historique. L'agilité thématique et méthodologique de Pierre Vidal-Naquet semble toutefois avoir ses limites. S'adressant tour à tour à différents publics —



Time capsule de Josée Dubeau, 2001

DR

spécialistes aguerris, amateurs avisés et simples curieux —, les essais sont d'un disparate qui ébrèche l'unité du recueil. La simple culture classique requise pour lire ce qui fut d'abord une préface à l'édition Folio de Thucydide ne saurait suffire lorsqu'il s'agit d'une conférence (« Hérodote et l'Atlantide : entre les Grecs et les Juifs ») maintes fois amplifiée et qui, en outre, a fait l'objet d'un séminaire à l'École des hautes études en sciences sociales. Ce caractère composite s'atténue cependant à la relecture de l'essai liminaire, véritable pierre angulaire du recueil : en effet, « Hérodote et l'Atlantide : entre les Grecs et les Juifs » initie le lecteur à cette conception variée, croisée et détournée de l'histoire ; il contient en germe tous les horizons historiques de Pierre Vidal-Naquet, préservant ainsi l'ouvrage du péril de la facticité.

Les interférences entre Platon et Hérodote (le philosophe s'étant plu à pasticher l'historien) seront nombreuses jusqu'au Siècle des Lumières. On se plaira surtout à les opposer, faisant de l'historien un « menteur » et du mythe platonicien le lieu d'une véracité supérieure. Vérité historique et vérité philosophique « ont eu des moments dans l'histoire intellectuelle de l'Occident — et le XVIII^e siècle en est un » — où, paradoxalement nous semble-t-il, le second a prévalu sur le premier. À celui « qui prétend, ou plutôt feint

de prétendre, dire le vrai », authenticité et vérité sont acquises ; à celui qui enquête laborieusement, ne demeurent que sa « fantaisie de conteur » et son goût pour l'Orient.

Le XVI^e siècle avait relu Hérodote comme Platon à la lumière du Nouveau Monde¹. Réciproquement, la mémoire lettrée s'est faite l'interprète de l'étrangeté radicale de ce continent. « Les hommes du XVI^e siècle ont pu voir dans l'Amérique un continent disparu : l'Atlantide, ou un peuple disparu : les dix tribus perdues d'Israël. » Au XVIII^e siècle, le silence d'Hérodote quant au peuple élu redevient une source de conflits à laquelle répond la volonté d'en finir avec la chronologie judéo-centrique. La nécessaire écriture d'« un substitut d'histoire sainte » fait reflourir le mythe de l'Atlantide. Sa fortune va de pair avec l'orgueil de ses lecteurs : bon nombre de nations exaltent leur primauté en se disant descendantes de la cité engloutie. Le cas le plus patent, l'*Atlantica* d'Olof Rudbeck — recteur de la ville universitaire d'Uppsala —, fait ainsi de la Suède le berceau de l'humanité ! Giuseppe Bartoli (1717-1788) rapatrie le premier l'Atlantide en son lieu d'origine : « l'Athènes impérialiste du V^e siècle et que Platon s'est plu à opposer à l'Athènes idéale, inspirée de la République » telle qu'il la concevait. Le mythe cachait en son sein une critique virulente de la démocratie.

Cette dimension politique du texte de Platon, évacuée depuis toujours, émerge ainsi grâce à ce « détour » fort heureusement conclu par un « retour ».

Les soupçons qui ont pesé sur la véracité d'Hérodote, depuis Rome jusqu'à la fin de l'âge classique, venaient du goût du merveilleux que l'on attribuait aux Grecs, et de ce que le récit de l'historien paraissait trop souvent choquer le vraisemblable. Mais, comme le rappelait La Harpe dans son *Cours de littérature ancienne et moderne* (1798) à propos d'Hérodote : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable » (Boileau, *L'art poétique*, III, 48). La leçon de prudence du critique, insistant sur la distance entre les Anciens et les Modernes et sur ce que ces derniers « ne doivent prononcer qu'avec beaucoup de précaution, quand il s'agit de se rendre juges de ce que les premiers ont pu faire ou penser » (La Harpe, *op. cit.*), marque à l'époque révolutionnaire un tournant dans le rapport d'immédiateté que l'on avait depuis la Renaissance entretenu avec l'Antiquité.

MARIE-PIERRE KRÜCK

1. Voir à ce sujet l'article « The place of Herodotus in the history of historiography », *Studies in historiography*, Londres, 1966, pp. 127-142, auquel renvoie Pierre Vidal-Naquet.